



GÂTEAU DE TERRE

Rodica Draghinescu

TEXT

archives équivalences

poèmes

2003



ORIGINAL EDITION:

- RODICA DRAGHINESCU **Gâteau de terre**
- ÉD. DU STYLE, Bucarest 1999 [*Bibliothèque de poésie*]

SECOND EDITION [REVISED]: ADRIAN REZUŞ (ed.)

© 2003 RODICA DRAGHINESCU (Stuttgart, Germany) [TEXT]

© 2003 ITHAKA VERLAG (Stuttgart, Germany) [PHOTOS]

© 2003 ÉQUIVALENCES [PDF \LaTeX – HYPERSCREEN]

**This electronic edition is a *non-profit* publication
produced by PDF \TeX 14.H &
created by \LaTeX 2 ϵ with HYPERREF & HYPERSCREEN**

PDF \TeX 14.H © 2001 HÀN THÉ THÀNH

\LaTeX 2 ϵ © 1993–2001 THE \LaTeX 3 PROJECT TEAM *et al.*

HYPERREF © 1995–2001 SEBASTIAN RAHTZ

HYPERSCREEN © 2001–2002 ADRIAN REZUŞ [based on PDFSCREEN]

PDFSCREEN © 1999–2001 C. V. RADHAKRISHNAN

TYPESET BY ROMANIAN \TeX © 1994–2001 ADRIAN REZUŞ

PRINTED IN THE NETHERLANDS – AUGUST 20, 2002

REVISED REPRINT – 19TH MARCH 2003





Rodica Draghinescu

GÂTEAU DE TERRE

Éditions DU Style

Bucarest 1999





**ENTREZ,
S'IL VOUS PLAÎT !**





POUR MOI-MÊME

A ma naissance
J'ai fait apparition
Oppressée déjà dans une cage d'air...
Quelle stupeur, quel afflux de couleurs !
Marraine sidérée !
Une pitié ruisselante de larmes...
Elle possédait un crayon indélébile.
Sur ses lèvres offertes à crédit
restait un sourire en suspension.
Elle m'a gratifié d'un nombre gribouillé,
puis consolée, a noté sur mon dos :
« fillette, 2 kilos, numéro impair : trente neuf,
« étranglée par le cordon ombilical,
« chances 26%, épiderme en éruption,
« parlant avec elle-même » :
(...)



LES FRAMBOISES... LE SILENCE...?

Sur la rive droite du temps de ma mère
devant l'écurie des ombres,
grand-père ferre la vieille jument pour la route.
Sur la rive gauche du temps de ma mère
dans un jardin du bout du monde,
grand-mère bine et arrose
les fraises, les cerisiers, les œillets,
les framboises, le silence.
Maman leur parle de la véranda.
C'est dimanche.
Moi, dans l'appentis de la maison
je roule, je roule
jusqu'à l'aube,
je me réveille traînante
sur un champ d'ondes
apportées par la rive rompue
de mon temps.



LE CONCERTO NUMÉRO 2 POUR PIANO ET ORCHESTRE

L'affiche avec la femme percée par des couteaux
s'est décollée et flotte maintenant
parmi les tickets de cinéma, les papiers d'étain,
les feuilles mortes, les éclaboussures,
les réclames bariolées.

Elle flotte,
déséquilibrant la réalité par ses niveaux multiples,
pendant que Police-secours tout neuf, bien peigné
rugit comme un lion, cherche désespérément
des adresses, les adresses des mots sans bornes.
« Au-dessus du cinéma *Fleur d'or*, l'affiche »,
(ont dit les vendeuses du magasin d'en face)
« est tombée doucement, comme un billet de banque.
« Depuis, la neige ne cesse de tomber. »

Une neige dogmatique. Une fange blanche.
Les passants font des boules de sable
et se battent comme des diables,



brisant le hasard et la glace entre leurs épaules.
Ils vont et viennent sur des concepts,
derrière les mitrailleuses kakis.
Ils ont peur ! Ils sourient pour l'ombre d'un dentiste.
Ils sourient comme les artistes avant de pleurer.
J'ai du subit quelques explications :
« Chérie, c'est une vitrine pour les petits. Tu ne vois
« pas ?
« Des réclames, des réclames pour des films, des
« histoires.
« Des contes pour oublier – simplement ! »
Pendant que Police-secours presque rouillé,
pendant que Police-secours
(enfin, voilà cette idée dénaturée)
pendant que Police-secours s'est arrêté
devant la maison voisine...
« Une vieille femme, avec un ulcère ou une simple
« maladie de cœur » – chuchotent les couturières du
cinquième.
Il neige. Je me tiens à la fenêtre, à la porte,
aux seins fanés de ma mère.
J'avoue : j'ai menti...
Est-ce que cela vous regarde ?
Je suis prête, entrez, après vous ! Je me hâte.





Attendez un instant. Excusez le désordre et ce néant !

« Tenez sa tête, sa langue, ses jambes ! »

Les spectateurs insistent. Ils sont bruyants,
émettent des prétentions folles et oniriques.

Ils voudraient des épées

pour me percer le ventre... des briques pour l'obstruer.

Ils applaudissent en souriant de plaisir.

« Qu'elle soit pourfendue; séparée de ses os.

« On sait qu'elle rie peut pas mourir.

« Qu'elle soit dissipée, effilochée comme une vieille

« étoffe ! »

L'affiche avec la femme,

vous vous en souvenez ?

L'affiche, donc, a été trouvée par terre

samedi matin

et collée au-dessus d'une autre affiche

« Le concerto numéro 2 pour piano et orchestre de

« Franz Liszt ».

Pendant que Police-secours tout neuf, bien peigné,

pendant que Police-secours (enfin, voilà cette idée
dénaturée)

pendant que Police-secours cache en hiver

une belle jeune femme brune aux veines coupées.





AVRIL 1977

Voici le chien !

D'un bond il échappe à la main
à l'avenir empaillé des chasses à coudre.

grandes tables de bois blanc
liées entre elles par des sangles et des rubans,
fers à cheval, serviettes et torchons.

Au dessous, à genoux, je verse du lait bouillant
sur mes poupées de caoutchouc.

Je remplis la bouche des filles
qui se lamentent.

Le chien de la tante Marine va briser sa chaîne.

Je viens de regarder le ciel
entre les doigts du mort :
des alpinistes plantent des crochets
dans le grand miroir.

Les idées se dissolvent
comme des ovules dans la chaux vive,
boutons de bottines, boucles de ceinture,



coutumes des festivités,
un gâteau de terre, signé :

« LUCY ET RODY, AVRIL 1977 ».

Voici le chien échappant d'un bond
à ma propre mémoire, l'âge où je me dresserai
dans une fontaine de visages,
digérant la mort de ceux qui
au-dessous, à genoux. peignent orgueilleusement
sur la bouche des accouchées
collines, rivières, haies, meules de foin,
te grelottement d'un feu divisible
qui m'effleure.





FOYER DES FORMES

Opposition !

Lorsque je mets au-dessus de la pitié
la preuve d'un mal fidèle,
la nuit des préjugés, le goutte à goutte des bons
exemples...

L'insistance mystérieuse abandonne
dans le miroir
toute ressemblance,
brise la pente abrupte des chemins,
éteint le foyer des formes...

Lorsqu'on accroche à mon visage
mal interprété,
filasses de limon,
astres d'amadou,
mais fleurs tendres...

Ce n'est pas l'ouverture qui traîne en longueur,
peut-être l'alerte d'un vol inattendu,
une chute sur le dos,



l'ordre badigeonné.
Le jour est une conspiration des papillons
qui couvent des pommes sur le trottoir.
Les moitiés sont inégales,
mais le nombre y est.
Sur l'opposition, rien !
Tant que les enfants prodiges
porteront encore sans soupirer
du verre pilé dans leurs brodequins !





LE RELIEF DE LA MÉTAPHORE

Un guet truqué m'endurcit
au-delà des coins de ce miroir
...soif, soif illimitée, glacée,
entre ma première cuillerée de semoule au lait
et ma première vérité mentie.
Des plantations de photos, de poupées, de rires.
errants ! Les murmures accouchent d'anges
perfides.
Au centre de la moitié de cette glace
demeurent des traces oculaires,
l'agression du relief et des vipères.
trois fillettes enterrent un poussin mort
dans le jardin,
trop en avant, trop en arrière...
elles mangent du pain bis avec de la marmelade
en chantant : « Alleluïa, alleluïa ! »
Elles agitent les sonnailles des chevreaux
adolescents



qui se lamentent et se protègent de la pluie.
Abrisant la flamme d'une bougie sous leurs
vêtements
elles préparent les bouillies de l'équilibre perdu.





LA NOURRITURE DU POÈME

J'appelais le poème
en lui offrant les miettes de mon corps...
Il venait de plus en plus souvent.
jusqu'à ce soir de Novembre
sur la pente
où je n'étais qu'un point mouvant
dans le blanc de la feuille enceinte...



CRÉATION

Montagnes! Deux paires de seins
ombragent la vaste plaine
et leur lait caillouteux.
Dans le clapotement crémeux des prairies
la louve saigne, le ventre stérile...
Sur son museau perlent
les sueurs de la mort.
Sur ses crocs
la lumière compose un collier de lucarnes.
Vers le sommet, les ombres hurlent,
s'écrasent pour téter la pointe des nuages
Le soir convie les luveteaux...
d'un tambour mélodieux.



BALLADE

Les arbres agonisaient sous l'étreinte de leurs cœurs.
Les oiseaux n'étaient que des bagues d'os
sur des branches de cendre
coiffées par le vent. Un cimetière – si brûlant !
On voyait fondre et couler les tombes,
les sources de l'être...
les dunes se vaporiser.
Des chevaux s'avançaient,
forteresses de graisse puante,
traînant derrière eux un matin prêt à mordre.
Dans la chaleur insupportable, ils hennissaient
tandis que leurs simples crinières
comme des housses
couvraient les taillis de la réalité avec ceux du faux
semblant.



ILLUSTRATION DE FOIRE

Il pleut le contraire
de tout ce que je pense.
De la nudité victorieuse
à l'impudente gorgée de camomille,
le bêlement de Dieu fait obstacle
au désir d'un parachèvement.
Il expulse les fœtus d'une mort débauchée.
Je déterre mes seins du gravier,
Je libère des machineries, les cloches
de leurs clochers,
l'éternité brownienne du lait tourné,
des chiffons multicolores, des plaintes,
même les ossements des saints.
Je renie le langage,
Je pousse des cris, des hoquets.
Quelle décence, quelle pudeur?
Je suis de loin les épisodes
d'un remous occulte,



l'agitation des morts et des vivants,
prêts à avouer avec les ongles
leur surdité, l'extase d'un tout autre corps,
dont l'éblouissement enterre les montres brisées.
Voilà mon illustration de foire !
Un gribouillage expérimenté dans les marres
savantes.
une rose opulence, le chantage nocturne,
l'enfance enfrein e par les lois de l'amour.
Il pleut !
Mes yeux ont pris le large des jours.





ABSENCE

Le septième prochain,
creusant des puits autour de lui...
Une sorte de fuite tendue,
mon absence
empaillée
avec le cœur des glaces mûries.



LA FUITE ÉPERDUE

Je m'assois, accusée, sur une chaise
entre deux pièces.

Un rire graduel, indécis, usé par les détails
du paysage.

Mordre mes doigts tous les matins,
avant d'écrire.

C'est la guerre de la solitude, les médailles
de la glace, qu'il faudra mériter.

Je m'assois donc sur une chaise entre deux fenêtres,
une sorte de vision, avant et après.

Le rire siroté, les fossés du doute,
prêts pour fusiller l'ombre,
un trépignement, le mugissement second,
une sorte de preuve, de fuite éperdue.



EN FIN DE COMPTE

Pourquoi écrire, m'avaient-ils reproché,
en s'assoupissant au sommet d'un meule de paille?
La poésie est un lent dépassement de l'ignorance,
un ballon piqué qui éclate,
l'équilibre imprévu entre le mal et la perfection,
une sorte de cage pour les vers luisants.
Tu ne vois plus?
Ils gardent la fosse commune
où de longs doigts surgissent des barbelés.
Pourquoi écrirai-je?
Que sortirai-je de ma bosse?
Lacets kafkaïens, carrés de lin blanc,
collets pour le gibier...
un brouillard condamné à se dérouler
sur des visages, des orifices
le tintement d'une clochette
qui prépare les mots et les noms
avant l'annonce des nouvelles.



INCANTATION

Toits des maisons, fil tranchant d'un couteau,
l'aboïement des chiens derrière une exclamation
les nomades du désert,
un verre d'eau croupie
le plafond qui s'y reflète, le culte des soucis, source
d'un pouvoir
tétée par les mêmes choses grises,
les anges d'air qui planent
sur nos anciennes poussettes...
des laitières muettes déchargent au printemps
le lait caillé pour les petits filles, chiots gourmands.
Veille truquée. Rêves. Histoires gonflées par le vent
chaud.
Je tiens sous harnais les murs, avec la même
incantation.
Je ne renonce pas. Je médite... coupant des robes à
ma taille,
de larges besaces où je glisse des pierres, du gravier...



des réserves d'eau fraîche.
J'emprunte des limites, des marges asexuées,
la marche silencieuse des mots.
Je porte la laideur et la beauté tranchée.
Renoncer ! Tout éloigner ! Remorquer le maintenant
déjà passé !
J'occupe une sensation fuyante.
J'utilise des parfums, le passé naïf,
un baume sur l'amertume de ma mère,
une réponse tardive et sage.
Transpiration ! Rire douloureux.
Il est des preuves sans avenir.
Je coupe mes tresses,
Je me vends et me rachète à l'instant !
Une volonté de pieuvre.
J'accepte un philtre, une fraternité sans cesse pesée,
Je me soumetts... sans jamais renoncer.
Je porte sur mon dos des kilos de gravier,
de l'eau pour les nageurs qui me suivent,
des souvenirs foudroyants !





GRAINS DE SABLE MARIN

Ici, personne ne me trouvera !
Tout est calculé, d'avance,
dans le liquide bouillant de l'infini :
des murailles, des enceintes,
d'où le crépuscule pourrait éclater
à tout moment
comme les couleurs d'un vitrail.
De l'ongle, j'extrais quelques grains de sable marin.
Je les pèse dans ma paume.
J'insiste un peu, pour éprouver, toucher
des lèvres le présent qui s'absente,
l'extrémité des formes obligatoires.
Puis, je les jette, je les disperse
dans les sept fissures du vent.
J'accepte que survienne une douleur.
Je déteste, soupire,
m'accuse inutilement,
Je bouleverse la cuisine.



- « Trop tard, Rody, trop tard, chère maligne !
- « Chaque larme est une foire...
- « Une lionne y déchire chacun de tes miroirs ! »





VOLÉES BRUYANTES

Dans chaque mot se trouvent des œufs de papillons.

Chaque mot est un long et fin canon

lançant de grandes volées bruyantes,

la transhumance des canards

ou le cri des oies agonisantes...

Parlez en tête à tête avec chaque mot !

Ils connaissent tout sur toute mort.

Qu'elle soit un début de poème, une pelote

autour de la bougie,

le soir étouffant de nostalgie...



DUPLICITÉ DE L'INTERROGATION

L'interrogation...
véritable empire de la Mort !
Ouvrez la nuit !
Existe-t-il un pli secret de votre peau ?
Quelque fenêtre inexplicable au-delà des dattiers,
la retraite de l'infini, ce maladroit ?
Où aller ?
Fixer le regard des regards prisonniers !
C'est un vide premier
faisant le tour de la soif avant de renaître.
Sans identité, être pétrifié.
Seulement cela !



ENTREZ, S'IL VOUS PLAÎT!

Sous ma peau transparente
il n'y a que l'avidité de vos mères,
encore vierges et célibataires !
Je suis dans leurs ventres et
au fond de leurs têtes.
Je vous laisserai déshérités,
sans nombril, sans organes olfactifs,
verrues, taches de rousseurs,
signes de ponctuation,
questions posées d'avance.

Vous travaillerez sous ma peau
avec des haches et des ciseaux
comme les bagnards de mes propres sentiments.
Par ce carré invisible et lumineux à la fois,
vous pourriez vous évader vers l'infini
dans une mésaventure
sans récépissé pour votre corps
sans papiers pour vos cris...



VOICI, L'ÉBAUCHE DE VOTRE BUSTE
AU PREMIER ESSAYAGE!

À BIENTÔT!!!!





UN SEAU D'OR

De la forêt à la rivière
les humeurs d'escargots protégeaient ses épaules,
détournaient le vent de mer...
Sans vêtements, lumière nue,
les bras ballants dans le silence troublé.
laissant ramer sa marche dans les effluves,
son corps blanc nouait l'œil de l'herbe.

Le crépuscule se ridait en escaladant les pierres.
entre les seins de la nuit devenue bergère
le duvet de l'eau brillait,
reflétait une créature courbée;
gardienne du ventre et d'une divine dot
elle cherchait dans l'herbe les traces de la lune.

S'appuyant sur les coudes
elle détacha de sa taille les coquilles d'escargots,
cercueils de son amour,
ouvrir les ailes de la nuit sans retour
pour qu'elles cousent le survol éternel de Jésus.



« Les gouttes d'étoiles tombes sur mes genoux.
« Mon corps fébrile se creuse comme un seau d'or,
« car la lune s'élève des roseaux
« pour traire son lait dans mes yeux. »





LA CÔTE D'ALERTE

Une voix stridente me conduit au bout...
labourant des tranchées étroites
dans lesquelles je cours sans vigueur comme
un soldat déboussolé, commandé par un phare...
baigné de sueur et de chansons croupies.
Je me défais puis me serre : une manie salvatrice
dans ma torpeur.
Il est temps d'en finir !
Je détache un taillis
d'herbes folles, collé sur mes souvenirs.
Le sang envahit tout : les tables, les chaises,
le fil des discours irrationnels,
même leurs nœuds de majuscules.
Venez ! Je vous invite.
Le restaurant est bondé.
La seule place libre se trouve dans une encoignure.
Une montre y ventile chaque mouche pressentie.
« Allons-y, allons-y, nous avant tant à faire !



« Décrotte-moi du monde, *Anne-Petite-Étoile*,
« ma sœur amaigrie! »

Songeuse, elle fait tourner un morceau de glace
noire...

Nous nous séparons dans l'eau sale.

Je nage lentement. Mes jambes sèchent.

Rampant sur ce papier souillé,

je trouve une porte...

fermée dans une porte.

Je subis les douleurs d'une femme enceinte.

J'ai peur. Un œuf revient m'envahir, me combler.

La voix se partage en fumant et me brûle.

Des coups de tonnerre écorchent les murailles.

Une grandeur satanique délivre une pluie sombre.

Mes propres lèvres écartèlent mon visage.





BON MATIN MADAME, MADEMOISELLE !

Tout mouvement,
tout calcul et tout calendrier
fait couler la nécessité,
en planifiant le refus.
J'insiste, j'évoque la dernière extrémité
des éclaircissements mystiques,
un après-midi sous le bon poids de sa magie
avec des poèmes qui font voler les robes
brûlantes vers l'espace lumineux.
des chemises
Je pourrais parler
au prochain dénombrement
sans tenir compte des naissances entre chien et loup.
Le péril de l'exactitude, les ordres intérieurs
suscitent l'immensité de la distance
ou, au moins, ce qu'elle répand sur nos têtes.
Ainsi s'explique le continuel pourquoi de mon écriture.
Le culte de la perspective n'est pas



un simple : « Réveille-toi dans l'Autre, mon Fils ! »

Habitée jeune à vivre au fond des larmes,
quand on me dit : « Bon matin, mademoiselle ou
«

madame?! »

Je pense que c'est bien ici que le *Bon* est vaincu,
incapable d'être corde, alarme, trompette...
Tandis que les jours forment un carrefour
et dirigent une ombre coquette,
mes regards dégrossissent la silhouette des anges
pour affronter la tempête.





CARESSE NOCTURNE (I)

Le peuplier vérifie l'égalité
entre jour et nuit,
il écoute aux yeux fermés
le pâturage du silence,
la fausse royauté du bruit,
les ombres délivrant des actes
pour l'éphémère.
De ses branches tombent
les grains d'une étrange
volupté...



CARESSE NOCTURNE (II)

Le soir descend.
Je nage au fond de moi,
ainsi qu'un animal marin,
je me cache de la mémoire
sous les ponts de la solitude.
Je sors plus bas que la nuit,
lorsque je me sens affamée d'oubli,
je déraile
parmi les jours
en écrivant sur leurs enceintes
avec des braises :
« Lequel de vous viendra me chercher ? »





LE DISCOURS MUTILÉ





TRAIN PARFUMÉ

Le midi d'une gare...
Une multitude de trains bien reverdis.
en ce vendredi de l'été: il pleut.
La salle d'attente ressemble à une cellophane
sur une douce et agréable éternité.
Je me souviens de mon mariage.
Je courrais sur le milieu du chemin,
tournant le dos à mon époux.
Les invités cherchaient à me rattraper.
Ils menaient la charge avec des graviers
et des framboises!
Quelle joie, quel plaisir!
Je courrais vite sur la route
pour qu'ils ne m'arrêtent pas...
J'eus soudain l'impression que ma mère
m'appelait d'un rêve au-dessus des maisons.
Elle secouait la transparence d'une réalité jaunâtre.
J'étais tombée d'une bicyclette



dans un train parfumé...
Celui qui stationne passionnément dans l'infini
pour acheminer les astres du printemps.





LE PRIX D'UN DISCOURS

Brouillard, lamentation, soumission, vacarme...

Le cycliste fait des signaux,
attend un désir, une détente bienvenue
devant une vitre brisée.

Toi, dit-il par la fissure...

Toi, qui m'appelles, assoiffée,

éloigne à tout prix cette vague effroyable !

Je désire atteindre l'être détaché de son maître,
le mauvais œil reflété dans ton cerveau.

Brouillard ensoleillé, lamentations, cortèges,
merveilleuse oasis.

une bicyclette jetée dans le fossé.

L'avertisseur déréglé émet des signaux de pluie

Un vieillard sommeille sur un banc;

près de lui, un jeune homme attend un bruit,

une vierge à midi.

« Toi, chuchote-t-il, caché dans le reflet d'une vitre

« brisée,



« Toi, qui regardes dans mes larmes,
« éloigne mon corps infâme !
« Je veux te sentir, te voir mise à feu
« avec tes illusions du zénith endiablé. »

Brouillard, un brouillard déformé, enfoncé
dans la glace; un bûcher !
Ma bouche se dilate sur le portrait du cycliste
sur la place du marché
parmi les légumes, les robes,
les lunettes et les longues-vues.
Départ tragique;
je cours à la surface d'un éclat,
je m'arrête en croix.
Cimes sur le rythme des ondes,
la tête du cycliste égaré...
des yeux surgissent...
ils déroulent des champs,
font pousser des plantes aux lèvres de cendre bleue,
étalent des lacs qui me reflètent différente.

Sur le sourire j'accumule des masques,
j'envisage l'éternel approche du sens,
la noblesse de l'absurde,
éternisant ce discours mutilé par l'amour fou.





LA PASTÈQUE

La coupe de l'ombre et des obstacles,
la toux des amoureux pourchassés,
la promiscuité, les paysages imprimés et gratuits,
la tendresse d'un mal quand même fredonné
et surtout, dans la cuisine,
ce « maintenant » pillé par de faux rôtis.
Je m'essuie les mains dans un espoir impérial;
à droite, à gauche – les rythmes de la fumée.
Les grands-mères filent mon mariage,
tissent un rôle hostile.
Une pastèque tombe de l'armoire.
Ce qui m'étonne, ce n'est pas la pulpe entassée...
c'est le vacillement d'une séparation cérémonieuse,
des pépins comme des nœuds poussés
sur les murs, sous le lit,
l'intimité impitoyable,
le paradis, l'eden autrefois suffoquant,
un ordre chimérique et primordial,



une autre obscurité désolante,
des volées de moineaux, des anges affamés,
une sorte de radeau, de jeu partagé,
entre le poème et le rôti... l'huile enflammée.

Un désordre qui se fige, exténué :
les amoureux mangent la pastèque,
les yeux bandés,
ils cherchent leurs mains,
ni la droite, ni la gauche,
mais ces mains qu'ils ont oubliées.
Une charte de silence les accepte, mais
l'ouïe labourée les entoure de fossés.
Entre le poème et le rôti, la chute de la pastèque
gronde comme un obus répétitif et lancinant.





LA FIN DES HASARDS

L'altération de cette pensée...

serait-il un surplus de quelques années de bonheur?

Une faute culinaire? Une sorte d'incantation, épelée,
récitée

pour incarner la bouillie, la chasse associative?

Un train s'arrête et stationne?

Une jeune fille brune

aux fenêtres annonce les nouvelles du Dimanche :

« Monsieur le baron de SINGER-STEIN

« coquette avec la femme du nain alchimiste, BARNA

« RODKE. »

Capturant des images, je reflète un mystérieux
rinçage,

la peau des oiseaux, des bourgeons,

des libellules, la confession du champ

à sept cents inspirations sous la feuille. J'écris.

Je traie dans les yeux l'éloge des hasards épuisés.

Je suce un coq de sucre, rose,



une spirale d'ouate fondante. Je nie.
J'hérite sur mes pores d'une médiévale sentence,
d'un essaim de mouches dans une chaleur torride.
Je viens de frapper ailleurs ! Le tout
n'est qu'une page que je mérite.
J'écris, je trame un mort entortillé, têtue,
pour qu'il menace, pour qu'il crie :
« Quelle coïncidence, ma chère ! Quelle coïncidence !
« On dirait que les séparations
« ne sont que les rencontres que personne ne peut
« éviter ! »





LE JUGE

Que dire?

Les témoins commençaient à se saouler,
glissant l'un après l'autre sur les marches.

Tandis que l'accusé se tordait de rire,
le poème dormait, la bouche ouverte.

« Que se passe-t-il?!

« Où le poète se trouve-t-il? »

Demandait le juge aux longs cheveux négligés.

Je pourrais simplement vous avouer
que tous ces mots que je voudrais lire
n'ont pas été écrits

et n'étaient pas à dire.

Voyez!

Saisie d'angoisse, la foule est venue chez lui.

Le poète a dû sortir dans la rue
pour la tranquilliser...



MANIFESTE

Des têtes, des yeux, des plis,
le mur de gauche perpétue ainsi l'espèce
vissée dans le 29-ème corps pendant que le mur de droite
évalue son manque de chance.

Plus tard, une certaine lucidité.
Toi et moi!... Aucun sens!
Pourquoi ne pas voter une guillotine
commune, prolétaire, –
un vent bizarre, étrange,
capable de nous ressusciter?...
En hiver
peut-on se laver de ses péchés?
L'image est une jupe qui s'accroche à la tête,
une représentation déserte et glacée,
tandis que la grande, l'unique totalité
vend des billets et des graines de tournesol
pour la corrida qu'elle organise
entre l'Enfer et le Paradis!



UN TILBURY BLANC

Oui pourrait me guérir?
Me sauver d'un immense éclat de rire?
On avait disposé pour moi des monnaies d'or à la
fenêtre,
un peu de graisse d'oie sur les glaces,
basilic, pommes vertes, rosée d'automne, sueur de
prêtre...
sur les beaux seins des icônes sanctifiées.
On avait entaillé mes genoux avec une griffe d'ours...
combien d'incantation avait-on dites!
Nul signe, nul espoir, un *si* promu carrefour...
Rien, néant!
Cependant, un rigoureux jour d'hiver,
j'ai enfin cessé de rire.
Personne autour de moi, les murs seulement!
Curieux! Un silence mou
sort en frémissant du palais,
un silence presque sordide!



Qui pourrait l'accueillir ?

Qui pourrait l'effacer ?

La maison déserte attend, plongée dans le froid.

« Chers parents, je suis arrivée !

« Je suis arrivée pour vous ! Regardez-moi !

« Me voici parfaitement saine !

« Me voici pour toujours ! »

Les mots se retournent en me cognant les dents.

Ils reviennent vers la grande chambre où des flammes

filent au petit bonheur sur la glace et le bois,

où germent les cloques profondes du passé.

Dans la remise, un vieux tableau s'étiole

avec les dernières vagues d'un certain oubli.

Je couvre la vitre de buée...

et la vitre grandit :

« Oh ! Un tilbury, un tilbury dans une forêt de pluie.

« Un tilbury blanc, en bois de tilleul,

« sur un lac de brume !

« Un tilbury..., un bateau...

« VOUS ! Vous, chers messieurs, attendez-moi un

« instant !

« J'arrive... j'arrive ! » Je passe devant PÈRE

et mon père ne me pardonne pas...

Je passe devant nia mère





et maman s'essouffle...

Je passe devant moi

et le rêve s'ouvre :

ta benne à ordures vrombit,

les gitanes sifflent, les chiens aboient.

Nous sommes jeudi; j'entre dans ce jour ainsi que

dans une robe de chambre, tachée de vin d'huile

et de crème Chantilly.





COURONNE

Couronne pour une tête
agrée par les vagues...
Arrière! Arrière!
celui-qui-sait-quoi-de-qui-provient!
Les rives s'éloignent!
Cloques sonores, vols d'ombre...
d'un œil à l'autre lentement se séparent.
La créature féconde sa propre mort
avec une autre féerie.
Inutile d'apporter le phare conciliateur,
la transparence vogue dans les frissons
de ceux qui nagent.



BALLET MÉCANISÉ

Des bosses, des collines, des chaumières...
quelques chaleurs serviles et des chevreaux.
Les fenêtres du train clapotent au crépuscule
comme la graisse des fauteuils occupés.
L'enfant, mon vis-à-vis, me frappe du pied.
Il fait claquer des ballons de chewing gum
pour que je reste éveillée.
Ses petites sandales blanc-vieux multiplient
les reflets d'acides jeux d'eau.
Le rire, son rire un peu torturé,
emballe des monts,
des ponts, des jardins suspendus à son crochet.
Dans les ballons de l'enfant agité,
le passage (oh ! le passage !) d'un cynisme
accumulé,
la préparation d'une réponse
tamisée dans un léger brouillard.
Je me souviens d'une autre fois...



Je me souviens de la dernière fenêtre d'un train
où j'ai revu mes têtes dans un ballet mécanisé!





FLEUR TROP ÉLOIGNÉE DU FRUIT

Quelque chose ne survient plus :
te poème est une fleur trop éloignée du fruit !
Un texte qui s'élève dans ta mort
avec des papiers gris, réglementaires, estampillés,
usés de ce qu'ils sont.
Quelque chose ne survient plus :
par exemple, l'amour
que nous voulions persistant par excellence,
différent de cette phobie,
loin de la chose dite
et de la chose entendue.
Pauvres égarés dans le jus des chimies primitives !
Pourquoi? Je n'en sais rien.
On ne peut se satisfaire en baillant.
Preuve que le mutisme
n'est que la fin sensuelle d'un tout autre orage
que je lance en qualité de bâtiment,
d'oreille ou de racine anticipée.



Quelque chose ne survient plus :
Je touche légèrement mes yeux
selon des capacités toutes puissantes.
La seule chose que l'on puisse obtenir
en dévisageant les gens
c'est la lune!
La brume théologique de leur incertitude...
prouvant que l'existence
n'est que la fin sensuelle du début...





LA CÉRÉMONIE DE LA CÉCITÉ

Nul ne s'est réveillé la tête aux pieds;
je mérite donc une victoire!
un galop aérien au-dessus des clairières

La cérémonie de la cécité este sans égale.
Nul ne s'est réveillé pour hériter un arbre mort.
Je mérite, donc, l'intérieur qui vous garde,
ce doigt qui me caresse au hasard
ne vaut pas une larme, le don reçu du noir par le nom
renversé...

Il neige! Qu'importe!
Ainsi je peux protéger de ta frayeur
le vol de la nudité dans la glace en couleurs,
son propre dégoût, sa propre mort aux enchères.



LA GOUTTE ROSE, TORTUEUSE

Il creuse dans la seconde,
il mange, mange, mange
jusqu'à satiété...
Plus tard, ta nausée déforme son visage.
Epidémie...
Il sourit avant de vomir te mal,
le sens,
la vérité régnante,
la goutte rose, tortueuse...



LA FUMÉE

La fumée...
mon dernier visage
dérouté par l'attente
pousse et se gonfle
comme un nourrisson livide en ses larmes,
cherchant avec la bouche le bout des seins.
Sels, le désert entrouvert, rompu,
de sa propre tête
existe et peut éliminer son sang.



PASSAGES

Le feu ne dort qu'au-dessous,
sur des passages que les mots arides ont
desséchés.

La frayeur est excitante à l'aube
entre chien et loup,
lorsqu'en me roulant
je peux détacher la nuque
des prédictions accomplies.

Dans les flammes, sous l'eau,
l'éternité porte un visage,
une étendue de chair livide...



LES BOUGEOIRS DE L'ENFANCE

La distance... !
Elle peut conduire le mauvais sort...
Le lointain dirige des trains luisants
entreposés à l'écart de la lune,
apporte des écharpes tachées de sang.
J'entends, impuissante, le Noël de la rumeur
Blanc-bleu-blanc-bleu,
le noir marchand ! Le cœur
négocie le nectar coulant
de l'illimité vers nulle part.
ce soir qui fait sauter ses lettres
reçues poste restante...
Il neige !
Le hennissement d'un malheur animal
Mes regards ont cédé,
ils pendent à la nuque des sphères inconnues.
Des langes, des langes...
les sculptures se défeuille



de leurs nus inconstants.
Je suis vêtue de noir...
Les escargots signent
des sinueux parages
en toute liberté
 sous les bougeoirs
 en
 marge
 de l'enfance.





DANS LES ORTIES DU SANG

Armée de mon propre corps,
un arc de chair docile et ridicule
dans les orties du sang brûlant,
je cours à toutes jambes perdant
l'une après l'autre mes ombres.
Quelle mer souterraine !
Le rivage enflammé !
Je fonds, je gèle en même temps.
C'est plus simple...
ton hiver est en moi
et sans cesse il m'accouche.



NEIGE AUX RARES FLOCONS

Murée dans la glace,
parmi les photos de cet automne,
au-delà de l'image
les épaules tachées de tes lèvres
je fais des signes
à celle qui avale
mon portrait



DRAPEAU PERSISTANT À FLOTTER

Tu étais dans la neige qui tombait,
mais j'étais ailleurs
une sorte de rideau, de drapeau
persistant à flotter.
Des visages, des miroirs sans reflet
s'échappaient de moi.
offrande aux brodequins d'Alétheia,
le grand gobelet rempli sans cesse
par le rayon farineux du sens natal.
Tu t'es montré
dans cette neige pénétrante du regard,
cohue des yeux primitifs, aveugles...
Moi, j'étais ailleurs, une longue halte
dans l'amour de personne 1 avec personne 2,
lorsque le changement est intervenu,
un virage dont on parle aux coins des rues.
Tout dévalait dans mes oreilles.
Sur ma langue, l'ombre semblait



couler en crissant sur le sable,
J'étais maintenant dans la neige...
tu étais ailleurs.
Clarté nuisible au langage,
cherchant sa place.
Apparence figée par l'étonnement,
témoignage des théologies chrétiennes,
reproduction des saints « adæquatio ad intellectus ».
Vérité des propositions partout combattue.
Cette impression qu'il n'y a pas de neige...
même là-bas, sur le champ de la VIERGE,
seulement un accouchement
parmi de sourds applaudissements.
Un tête à tête de l'amour et de la mort,
une sorte de rideau ou de drapeau
persistant à flotter...
Tourment des pissenlits dans les cours désertes.
Tu étais ailleurs...
mais tu faisais transparaître un profil de fauve
dans l'eau froide.
Lentement la chute des flocons...
la neige avait appelé quelques reptiles de saison,
lorsque l'immense goutte à goutte commença





de la paupière gauche...
comme un bruissement protecteur.





ŒUF PONDU SANS CESSÉ

Le sommeil de la pierre...
Les couples succombent dans leur abîme
en se tournant vers une plaine sans fin.
Dans la litière de l'ombre se fondent
les bagues des ruelles,
pomponnant l'instant de solitude...
une sorte d'œuf pondu sans cesse.
Chaque point désert s'écaille dans ma voix.
Tandis que je m'agenouille
dans les eaux mortes d'une soif enragée,
un œil noir fleurit sur le rocher.
Regardez-le ! Je suis en flammes...
Un dessin sensible,
que la chaleur couvre de feuilles.
Les formes de mes paumes
se tissent de mystère
avant de glisser sur les jambes
comme une chaleur dont la moelle
serait glacée.



UN CRI TATOUÉ SUR LES POUMONS





SUR L'ESSENCE DU MOUVEMENT (I)

Une lune escarpée...
un nœud coulant d'énergie.
Mes sœurs inexistantes, voilà quelques abris
pour les anges qui avortent en moi de leurs petits.
Mes oreilles tintent : une sorte de prière à l'encan.
Je peux encore étudier avec une allumette brûlée
les marécages du néant, les algues, les queues
de lézards, les ponts sinueux jetés sur les fleurs
canines, les armoires berceuses de nos soupirs.
Les lacets du souvenir se sont déliés :
un hôte apparaîtra pour le dîner.
Je me bande les yeux, me farde légèrement,
J'ordonne au destin qui tangué et roule comme un cafard
malade :
« – Allons-y, nul ne peut faire tout ce qu'il désire ! »
Je baigne dans le mensonge une orgueilleuse
décence.
Je promets au bruit plat des rythmes, des danseuses,



des orchestres et des folies.
Ici, j'ouvrirai un large gué :
religieuses, saints, conduites, chaudrons, nuances de
bleu,
petits diables... l'extraction des souvenirs
dans les excréments !
Du vent, un peu de pluie...
au bout du rêve, un « qui » ramifié !
Avec l'allumette brûlée, j'étudie la plage intestinale :
champignons, valises, vers, ballons, gimblettes de
soie,
papillons, nuages desséchés, petites culottes,
chatons,
le cri des bergers solitaires sur la piste des chameaux.
Ici, pourra surgir un tout autre chemin,
une fête, ai-je dit, en brisant ma longue-vue :
drapeaux, croix colorées, jeunes prêtres, paons
avaleurs
de feu, tambours, soldats, femmes parfumées,
hélicoptères faisant fuir la basse-cour, rossignols
accordés,
un gramme de dynamite, les chiens de l'ontologie,
dressés, avides,
des annonces, des journaux, des revues politiques,





des haut-parleurs connectés au mouvement
« DAS NICHTS ! »





SUR L'ESSENCE DU MOUVEMENT (II)

Déroulez-vous lentement !
Baignez vos noms dans l'eau nordique,
polluée de bottes, chanvre,
béquilles et cheveux bouclés...
jusqu'à ce qu'on puisse voir clair.
Chaque pore nettoie ses pressentiments,
extraie des sentiments reptiliens.
Je vous ferai voir mes mains inachevées,
s'égouttant sur de rêches brodequins.
Tournez, tournez le dos !
Creusez ! Tatouez le cri sur vos poumons !
Je viderai ma sauvagerie débordante,
Je franchirai honteusement le seuil
d'un vaste éclat de rire.
Je payerai vos dettes. J'aiderai vos anges,
peut-être vos insectes, vos parasites.
Le grincement de ma taille rompue
n'est qu'un prétexte...



Je m'entourerai de fossés, de fusils,
attentive à votre éloge du sexe
tandis qu'à l'ombre des photos désertes
vos chiennes mettront bas

le texte
du
texte.





TOUR (I)

Je dénante mes cheveux
nettoyant les traces de cette foire
d'où sortent les acheteurs
en battant des ailes blanches...
Ils heurtent bruyamment
les nids de canards sauvages...



TOUR (II)

Solitude...

La transparence d'une friable fin...

et la fin...

une prairie féconde pour les œufs de
sauterelles...



ISOLATION

aux orphelins roumains

34 enfants
petits, moyens, petits, moyens.
la pente s'arrête dans le cou :
34 enfants.
34 enfants pissant un crépuscule de fanfare,
rictus, photos, grands-parents, sous-vêtements,
voiles, un minuscule M, une bague,
un ventre vide,
isolation, noir, excréments, froid;
des rats, des têtes, d'une dilatation archétypale,
des corps, des éponges vénéneuses
où la salive descend et monte
de temps en temps
comme un bortsch de la faim
pour gaver quelques morts.
Hurlements, mouches, cafards,
coups cérémonieux, vers.



Une larme du photographe partage
en 34 images le noir, l'adolescence
de ce soi-disant manoir seigneurial,
les lits de fer aux filets mordants,
les excréments, qu'ils existent ou non,
les oreilles de vide où gisent
des moments rongés par les souris,
les feuilles portant des signatures pour les morts
choisis
les instituts de médisance poétisée, les oublis,
l'amour d'une sourde-muette avec un jeune pervers,
l'accouchement parié d'une nuit,
la solide sage-femme, le talon gauche armé de tôle,
ses grosses lèvres chargées de rouge,
sa barbe de prophète, couture pour un destin,
un long, très long discours
s'écroulant comme le récit d'un tunnel
dans un mur.





LES ANGES DES CRISES LYRIQUES

Extase : Bienséance illustrée !
Système d'une abstraite nostalgie.
Les fœtus vagissent dans les berceaux
pleins de laine rêche aux couleurs enflammées.
D'un air plat, j'affame les idoles...
Quelques fosses... par-ci, par-là,
entre silence et bruit,
une forme de zézaiement ensorcelant,
répétitif, s'insinuant des entrailles à la tête,
celui d'un glouton qui s'étoufferait
avec les langues gelées de la surface.
Soudure lyrique.
Ils fixent là-haut le regard des ombres innombrables...
le choc des départs, l'écluse des souvenirs,
le blanc des marges muettes, mais entaillées.
Source d'humidité brûlante, les fœtus vagissent,
l'un des nombreux moyens du rite immaculé,
terme d'un pari avec le moi des zones pures, savantes,



sensualité de la couleur entre chien et loup,
le vide : blanc-jaune-vert-bleu-noir-orange, torride.
Une forme de zézaiement ensorcelant, répétitif
s'insinuant dans ta rétine,
extinction d'un rêve possessif
couvert de larmes inventées par des yeux dégourdis.





HYPERTENSION

Je compte les hommes dans la rue
je fredonne, mais...
je ne résiste plus,
je dis :
« Madame... est-ce une poupée ou...? »
La femme aux yeux de nacre
sourit dédaigneusement :
« Non, c'est mon bébé qui dort ! »
Puis, elle s'assoit sur un autre banc,
plus proche de la porte.
L'enfant est sans vigueur,
ses pieds pendent.
Les voyageurs aux visages de suif
semblent tisser un guet-apens.
Ils glissent avec des rires de pieuvres
échouées sur une plage.
Le tramway emporte une
blessure cachée, une tourmente.



Rassemblement !

Les torses fenêtres sortent difficilement
des boucles anguleuses.

Une femme à t'arrière exprime un soupçon :

« Peut-être est-il mort ! Sa mère folle ? »

« Morte toi-même ! Regarde-te ! Il dort, il dort ! »

Rugit la mère, comme une lionne, rendrait son âme.

L'enfant, l'enfant de chiffons

se ride sous nos yeux, il roule

comme une mite atteinte par la mort.





LE BLANC D'ŒUF

L'indifférence à toute chose concrète,
au-delà des concepts renversés.
Ma seule drogue, la neige, n'est qu'une forme de
rigueur,
un tampon, entre la camomille, le tilleul
et la bouche libérée de la tombe.
A mi-voix, un « OUI », l'accompagnement d'un sacrifice
périlleux.
Dans ce tableau, tant de cordes, tant de pendus !
La neige avorte des arbres, de la boue
fécondée par des pupilles inconnues.
Au-delà des concepts renversés :
des paons grisonnants déploient leurs gorges
épanouies.
Ils s'alignent sur les étagères
du solide et du concret
évoquent ta rage du blanc d'œuf,
t'alerte d'une divagation sur Dieu.



Dans ce tableau, le lynx se retire
nonchalamment dans l'herbe.

Contigu, le nid du merle,

le merle de ta vertu,

n'existe pas,

n'existe plus!

C'est pourquoi le maître

a peint ta chanson

sans le moindre contour...





LA POUSSIÈRE DU SOIR

J'habille ma chambre,
J'habille le crépuscule.
J'enfile autour de ma gorge
sur un fil, les fenêtres
sur un autre, les portes,
comme deux beaux colliers d'ombres mortes.
Je suis seule sur une traînée de pas.
Le vent fait des parcelles de ma voix.
Rien ! Que l'éclat de la poussière dans le soir
enveloppant les pensées,
promenant les lettres dans l'éternité.
Rien ! La dévotion du ciel,
une montagne de neige, ma complice
aux affaires du destin,
un piège, une forme d'espoir...
Je veux m'enfuir, m'évader de ce corps
fatigué, dérisoire,
Je veux m'évader



vers un bord couvert d'algues,
revenir dénattée par les vagues
dans ce rire qui garde
les chevaux attachés
à mon souvenir végétal.





FORMES BIZARRES

On peut apercevoir jusqu'à l'adoration
le champ cultivé du courage,
le blanc carbonisé de formes bizarres,
la musculature de la tombe,
un certain appétit, les intestins
de l'oubli faisant macérer la frontière
entre le néant et le prochain vers.
Une jeune femme parmi les planches
de je ne sais quel bois,
si penchée qu'elle ressemble à un
cercle de lumière. Une fine lueur...
La transparence de L'ENFER!
Sous la fronde et la pierre de l'énigme
les pupilles de l'image se brisent.
J'écris et je raye, je désinfecte les fossiles
d'une féminine migration.
Je me pique avec une écharde en papier :
Quelques gouttes incolores perlent de mon doigt



avec tant de certitudes insensées,
tant de manigances sonores...?
Je les disperse sur la feuille,
Je collabore avec le destin,
J'invente une charte, un ordre de bataille
pour ma lassitude.
J'ai tant de rendez-vous avec l'instinct !
J'écoute mon sommeil épouvanté par sa végétation.
Je me mens, je mets en liberté
les nouvelles du bonheur.
Plantant une ombre différente
je me débarrasse des vieilleries
d'un moi légendaire,
j'oublie!





NOYAUX NOIRS

Des lambeaux de draps
règnent en croix sur les regards.
Des noyaux noirs
roulent vers quelque lieu :
« Quel train, quelle gare, quelle nuance de noir ? »
Nul ne répond.
Mes paroles taillent par la fenêtre des fossés,
bien frais et affamés.
« Quel train, quelle gare, quel silence ! »
Un jeune gitan cherche l'aumône d'une croûte.
Ils est sourd, il est aveugle, mais il goûte.
Quatre femmes en deuil
boivent de l'eau de mûres
et se lamentent en pleurant Michel,
le chef du dépôt 11.
Je m'humecte les lèvres de temps en temps.
Fait-il soleil ou vent ?
Des lambeaux de draps



règnent en croix sur les regards.

Les femmes toussent, crachent

une vérité jaunâtre, une mousse d'inquiétude :

« Mais l'enfant ? L'enfant s'est-il enfui ? »

Empruntant mon visage, l'une des femme dit :

« Il s'est arrêté. Pourquoi ne descendez-vous pas ?

« le train ne roule plus; nous avons tout autre chose à

« faire !

« Nous parlerons ! Nous possédons de nombreux billets !

« Mais vous ? Vous devez partir, sinon

« le train reculera dans l'avenir. »

Elles me poussent alors jusqu'à la porte

et m'offrent en conseil une liberté de cadavre :

« Passez sans vous arrêter au-delà de l'herbe,

« par-dessus le fossé. Le sentier commence là-bas.

« D'abord, vous rencontrerez un lapin, avec un grelot à

« la gorge.

« Ensuite, vous retournerez vers l'Est

« et vous serez mordue par un bon chien.

« À midi, vous vous reposerez à l'endroit où

« la locomotive heurtera son propre train,

« rejetant vos bagages dans le champ. »

« Et l'enfant ? Le petit gitan ? »... Ai-je demandé

avant de sauter.





- « L'enfant? Ah, oui, l'enfant! Cet enfant vous portera,
- « mais en traînant dans une confusion marécageuse.
- « Victorieux, heureux, il s'écriera :
- « *Quelle faim! Quelle faim!*
- « *Tout possède l'odeur d'un potage aigre et bouillant!* »





ENSORCELER LE MENSONGE

Voyez-vous... une simple retombée
ne peut faire sentir toutes les obsessions,
l'acharnement socratique du silence.
Les rigueurs du dégoût s'inscrivent dans les prières !
Peut-être au début, dois-je user mes ongles et ma
langue
pour que le cri ravaude une ombre;
pour qu'il puisse ensorceler le mensonge,
confirmer un train blanc.
D'ailleurs, ta dame des chats
est morte au troisième étage.
Par les conduits du chauffage
on entend les bêtes miauler.
Leur mère a été déplacée
de son lit décollé par l'orage
sur une longue table
au-dessus de mon candélabre.



LE DÉCHAÎNEMENT DE LA TEMPÊTE

La fenêtre,
mes seins déliés...
(je dois dire que j'ai la mauvaise habitude
de glisser dans vos poches de petits
réveille-matin pour vous dénoncer)
Voici la mer...
Elle perd toutes ses vagues
dans le visage du brouillard nivelé.
La fenêtre,
mes cheveux mouillés...
Dans un moment
je vous demanderai : « Comment allez-vous ? »
et vous devrez répondre :
« Ils ont fouillé partout,
« pas de fenêtre, madame R-M-D !
« L'amour n'a ni feu, ni lieu ! »
La mer va perdre son duvet
dans vos yeux baignés,



elle va se débattre sur le sable
et vagira parfois, écrasée sous le marbre
d'un éclat blanc.
(Je vous dirai de vous verrouiller
dans vos chambres étroites
pendant qu'elle essaiera
d'abattre la maison du diable,
de briser les vitres ouvrant sur la distance coupable).
L'œil de midi saute par-dessus
l'œil du matin :
un quai, un obstacle perpendiculaire,
le mauvais sort de vos' photos passées au soleil.
Il neige des seins; du froment, des chevaux;
des insectes aquatiques...
Vos femmes sauvages gambadent
dans le parfum du meurtre,
faisant, ainsi, l'apprentissage de Dieu.
Des grues traînardes volent au hasard du cercle.
Mes cuisses parient sur la passerelle
du prêtre Quarante-Deux.
Les mèches du désert s'illuminent :
qu'elles demeurent ensorcelantes...!

Oh!
Tout est perversité, trouble...





Qu'il neige, qu'il pleuve,
la fenêtre n'est qu'une bête féroce qui vous enserre,
sidérée dans une caverne de la falaise !
Et moi, alors ?
Disons que je pourrais être votre amante
s'il n'y avait pas ces gens que
la vérité effraie...





BLANCHEUR

Fièvre! Une échelle blanche, mal venue,
s'appuyant comme un défi sur ma poitrine.
Bien droite les pieds dans l'eau croupie, avide,
je tricote la laine noire d'un chandail ingénieux,
deux mailles par-dessus, deux malles jetées.
A la hâte, les mailles dévorent la laine,
comme un péché...
La pelote tourne, véritable toupie,
mâche, les chaises, le lit, la table,
la fausse mélancolie...
De ce côté, n'existe que le rêve
décomposant la glaise en boucles noires.
Un bulbe sphérique germe
dans sa blancheur bientôt livide.



LA CRÊTE DE L'ÉQUILIBRE

C'est ici le début où chaque chose tire à sa fin
Pareille à une immense pieuvre
une tache poisseuse étrangle les fenêtres,
disperse parmi les grands immeubles,
les villas et tes tombes, un silence clairsemé.
Nous sommes samedi dans le regard des marchands.
Il est midi sur les charrettes pleines de choux et de
poivrons,
aux cloches de la Cathédrale Saint-Joseph,
dans la joie des écoliers sautillant vers le marché,
où les gitans proposent des animaux :
mulets, lapins, serpents, lézards...
Sur le mur moisi de la salle à manger
baille une photographie.
Grégoire y dirige l'équipe de nuit au sifflet.
Il a travaillé jadis dans une fabrique de lait :
Un jour les ouvrières ont sauté
nues dans les chaudrons chauffés,



organisant un concours de natation
entre leurs propres ombres.
Surpris par un tourbillon, Grégoire n'a pu résister.
Maintenant il vit largement...
Debout parmi les murailles des miroirs
il peut s'assoupir, chevaucher un rêve.
Les glaces reflètent les mouvements erronés.
De cinq en cinq minutes il donne le signal,
ponctue chaque présence d'un sifflement,
entre en tapinois, observe les chaudrons
où fermente une poix verdissante, affamée
dans un bouillonnement d'éclats.
Les femmes punies renversent les montagnes de
verre.
Des blessures en guirlandes traversent leurs visages
amaigris.
Parmi les ballons pleins d'eau rougie,
quatorze vieilles dames tressent des chaînes
de filasses et de torchons.
Plus tard, l'une à l'autre attachées,
elles entrent dans les chaudrons
pour y jouer à colin-maillard.
De cinq en cinq minutes Grégoire siffle l'alarme.
Des élancements dans les jambes,





il se tient droit devant les glaces,
gardé par une flamme vive.
Mordant sa poitrine
une main nourrit sept mains divines.
Rien ne change malgré les apparences.
Tout reste figé sur le mur chirurgical,
légèrement aplati par l'ombre des pincettes dans la
vitrine,
par la tristesse du salon devenu cabaret,
par les nervures d'un bruit perdu.
Il est midi, dimanche.
Les chauffeurs klaxonnent follement.
Les colonnes de sourds-muets quittent la fabrique,
l'internat de l'usine,
pour se promener dans les allées du parc
ŒIL BLANC.





FIGURINE DE SEL

Je n'écris pas,
collines, vallées,
je descends dans un fossé rempli de chaux,
blancheur désertique.
Me voici, telle une figurine de sel sur quelque terrain
vague
bientôt mise en pièce par un manège.
Je traîne derrière moi un sac,
un sac percé.
Je ris, presque malgré moi.
Le rire sème une longue file de graines
Je bute contre une touffe d'herbe...
Je tombe à la renverse.

Je jette l'eau de la baignoire
dans le creux des portraits.
Que le mal s'enfuisse !
Pourchassé !
Je cours et j'écris pour que crève le noir.



Je porte sur le dos le froid des pierres,
le seuil et le jardin de mon enfance.
Derrière moi, papa chante et bine
le champ clos de ma tristesse candide :
sur des fossés remplis de chaux
il construit un château de larmes et de sons.
Mon Dieu ! Seigneur,
qui m'a donné ce pieu,
pour quelle raison je frappe?..
Je frappe ce que vous ai dit
naguère et ailleurs?





CIRE FONDANTE

Ils ont jeté sur moi de la cire fondante.

Le chef criait :

« Écris sur elles ce que tu éprouves ! »

Le prophète qui enseigne aux hommes le mensonge
hurlait :

« Écris, toi, l'infâme, comment Judas te pénètre
et te baigne dans la boue divine ! »

En ce temps-là, vers le champ glacé,
une voix s'était mise à murmurer :

« Un enfant est né pour vous. On vous a donné ce
FILS
et le pouvoir sera sur ses épaules ! »

Je glissais dans les vibrations de ma nuque,
dans les applaudissements des bécasses bloquées par
la neige.

Je faisais des rides en me dévoilant
dans les fontaines desséchées.

Les murs préparaient un moulage de la folie.



Des bulldozers fatigués reculaient sous mes paupières.

Maintenant,
très loin... très loin, je vois dégouliner ma tête.

Ici, dans une simple buanderie,
j'étends la nullité.

Je retrousse ma jupe jusqu'aux cuisses
et je sautille en chantant :

« Aujourd'hui c'était hier fondu! »

Je regarde le passé. J'avale tout le sang des morsures

pour aguerrir ma prière...

Je me vautre dans la cire brûlante
où le poème creuse son repaire.





LA MARCHÉ SOLITAIRE

La main et la plante,
la dot dialectique d'un double grain.
Plus tard, le nom d'un sentiment divin
pris par la retraite d'un corps humain,
le « tic-tac » du miroir
la haridelle qui porte les enfants
pour la messe,
faisant ondoyer sa queue disgracieuse
sur l'étal des marchandes.
Depuis ce matin, l'automne s'est marié
une griffe de lumière dans les cheveux mouillés.
Boules de papier, haillons alpins
défilent en sifflotant une vieille chanson de vent.
Parmi les nervures de cette musique prévenante
quelqu'un soupire, me faisant voir avec sa hache
la coupe d'une petite forêt blanche.



LIBERTÉ

aux mères innocentes et condamnées

Ayant revêtu ses vêtements propres,
une bougie près de la tête,
elle était prête à mourir...
prête pour accoucher.

Agenouillée sur le seuil de la porte
pour faire entendre l'écho de la serrure,
la condamnée 1238 a crié :
« Monsieur le policier, la femme enceinte
« a ses douleurs! »

Deux superbes gardiens
l'ont traînée sur le dos
jusqu'aux toilettes,
au bout d'un couloir étroit comme un fourreau
« ici tu peux...
« installer ton droit!
« Putain, prends quelque soin de ton corps...!



« J'ai déjà gagné neuf moins d'enfer
« parce que j'ai réussi la mort
« de trente femmes enceintes...! »

Zgrrrrrrrr... ils ont verrouillé
lourdement la porte derrière eux.
Ses jambes gelées se détendaient
Elle baignait dans la brume d'une polenta bouillante
Un seau plein comme le rêve des cochons
dans leurs bauges
à l'autre bout de la prison...
« Oh, Seigneur, comme je mangerais! »

Dix minutes plus tard, au coucher du soleil,
elle se mit à danser sur la colline
vêtue de sa robe queues de paons...
cueillant la neige de la vigne
et le feu des noyers,
tandis que deux soleils aux rayons sanglants
s'épousaient lentement d'un bout à l'autre de l'horizon

Sous ses bras, de grandes araignées jaunâtres
apportaient cafards et fourmis dans une coulée de
bave.

Ils l'avaient enlevée pendant son sommeil
parce qu'elle ne voulait pas dénoncer sa mère.





Ils l'avaient jetée dans une cave
comme un bouquet de chardons,
exigeant d'autres mots,
d'autres suites, d'autres récits...
semblables à ce gardien aveugle,
le célèbre « Jean-des-cadavres »,
condamné pour sa folle habitude de mordre
les cuisses des femmes agonisantes,
(Ayant revêtu des vêtements propres,
une bougie près de la tête,
il s'était préparé à la tourmente,
à sa poisseuse disparition.)

« Au secours! Monsieur le policier!
« À l'aide! La femme enceinte 1027
« va bientôt accoucher... »

La gardienne est venue sur
la passerelle jetée dans la nuit
avec la sage-femme blonde et monstrueuse
mais

1207 était déjà légère... légère
dans un arbre de sable prête à se disperser
Elle chuchotait au-dessus
des cellules assoupies :

« Nommez ma fille LI-BER-TÉ!





« Si l'enfant est un garçon
« dites-lui de vivre comme elle aurait vécu! »





D'UN MOMENT À L'AUTRE

Purement et simplement
le poème – cible lumineuse de l'incantation.
Purement et simplement
la solitude – force cosmique de la planète,
la clarté – obscurité des maisons solitaires
Purement et simplement
la main sur la feuille vierge, vorace
Purement et simplement
la victoire, le climat de la seconde opposée
Purement et simplement
ce qui jamais ne se passe!



NU-PIEDS

J'entre nu-pieds dans cette mort,
ainsi que dans la glace, les yeux fermés.
Aucune douleur ne me transperce.
Des semaines passent : l'invasion s'inverse!
Des moines sans visage, des averses...
Ma robe s'est chiffonnée,
mais il m'est impossible de l'enlever.
Au-dessus d'elle
le corps a germé : il est vert.
« Et toi, qu'attends-tu? »
Crie près de moi
un vieillard
menu et rabougri :
« Tiens, prends ton corps, cette pelle,
« ces deux mètres d'herbe et
« enterre au-dessous cette petite femme guerrière! »





Rodica Draghinescu

SORĂ TREZEȘTE-TE
AU SOSIT MARFARELE CU SFINȚI

REVEILLE-TOI SŒUR – LES VOILÀ
LES TRAINS À MARCHANDISE PLEINS DE SAINTS

(Fiecare avem sub pat niște fotografii de care ne este rușine
Chacun de nous a sous le lit des photos dont il a honte,
EDITURA MARINEASA, Timișoara 1995)





Profil

- Rodica Draghinescu est née le 29 novembre 1962 à Buziaș (Roumanie), petite station balnéaire près de Timișoara, dans le Banat roumain; fille de Ana-Steluța Cerantz et de Pavel Draghinescu
- chargée de cours de langue française à la Faculté de Relations Économiques Internationales (Université *Tibiscus* de Timișoara) ainsi qu'à la Faculté de Lettres (*Université de l'Ouest* de Timișoara); chercheur (linguistique et littérature roumaine) auprès de l'Académie Roumaine
- doctorat en cours (*Nichita Stănescu entre le modernisme et le postmodernisme*)
- membre de l'Union des Écrivains de Roumanie, de l'Association des Écrivains de Bucarest, de l'Association des Écrivains Professionnels de Roumanie (ASPRO), de la Maison des Écrivains de Paris, de l'Association Internationale de Littérature Comparée (section de Bucarest) etc.
- depuis 2000, elle vit en Allemagne, à Stuttgart
- poète, prosatrice, essayiste, « le porte-drapeau de la *génération 90* », la génération d'écrivains qui émergea en Roumanie, après la chute du régime de Ceaușescu (décembre 1989)
- **publications originales** (poèmes, romans, essais, critique littéraire, entretiens) en volumes d'auteur, dans plusieurs anthologies et dans nombreuses revues littéraires



de Roumanie, France, Allemagne, Angleterre, Belgique, Le Canada, Italie, Espagne, Suisse, Suède etc.

- **traductions** (en roumain), de : Carl Norac (Belgique), Anne-Marie Bernad, Gérard Blua Yves Bonnefoy, Yves Broussard, Maurice Couquiaud, Bernard Molinié, Bernard Noël (France), Corrado Calabro (Italie), Tom Reisen (Luxembourg) Anna Janko (Pologne) etc.
- *prix littéraires*:
 - Prix spécial étranger décerné par l'Académie de Lettres et de Beaux Arts *Le Périgord*, Bordeaux (1992) pour 21 poèmes en manuscrit *Poèmes de Timișoara* (en français)
 - Prix spécial étranger (poésie) décerné par la revue internationale *Art et poésie*, Cosne sur Loire, France (1992)
 - Prix de la revue *Tomis* et de l'Association des Écrivains de Dobroudjea, pour le roman *Distance entre un homme habillé et une femme telle qu'elle est* (1995)
 - le Grand Prix *Géo Bogza* (Bucarest 1998) pour la poésie post-avant-gardiste offert par l'Union des Écrivains de Roumanie et par la Maison d'édition VINEA (Bucarest)
 - le Prix spécial du Salon International du Livre (Oradea 1998) pour l'anthologie *Ah!* (1998)
 - le Prix de poésie de l'Association des Écrivains de Bucarest (2001), pour *Eu-/Moi-génie* (2000)
- collaboratrice à la *Radio France Internationale*, section roumaine (Paris), à la *Radio Deutsche Welle* (Cologne, Allemagne), à la Télévision et à la Radio de Bucarest, de Timișoara, de Constanța etc.



- boursière (résidence d'écrivain : 2000–2002) de l'Académie Internationale *Schloss Solitude* de Stuttgart
- tournées littéraires en France (Aveyron, Toulouse, Lyon, Rodez), en Allemagne, à Luxembourg, en Suède, en Yougoslavie, en République de Moldavie, en Autriche etc.; un spectacle lyrique : « Fidèlement, Votre R. D. » (*Ergebenst, Ihre R. D.*) à Stuttgart (poèmes traduits par Edith Konradt et mis en scène par Andreï Lasarev, au Théâtre International de l'Académie *Schloss Solitude* de Stuttgart en collaboration avec le Théâtre *Alma-Ata* de Kazakhstan, janvier 2001); exposition d'écrivain (manuscrits, dessins, photos), à Stuttgart (juillet 2001); lecture avec l'actrice allemande Barbara Stoll à la Maison de la Littérature de Stuttgart (novembre 2001); lecture-atelier (traductions) à la Maison des Écrivains de Stuttgart (janvier 2002)
- etc.





Bibliographie sélective

volumes

- (tr.) VERONICA BALAJ **Ne tirez plus! Nu mai trageți!**, ÉD. L'ÉTOILE D'ARGENT, Bruxelles 1992 (en français)
- **Aproape cald** *Presque chaud* (poésies), ÉD. PLUMB, Bacău 1993
- **Fiecare avem sub pat niște fotografii de care ne este rușine** *Chacun de nous a sous le lit des photos dont il a honte* (pamphlets et poésies), ÉD. MARINEASA, Timișoara 1995
- **Distanța dintre un bărbat îmbrăcat și o femeie așa cum E** *Distance entre un homme habillé et une femme telle qu'elle est* (roman), ÉD. MARINEASA, Timișoara 1996 (trad. du roumain par Florica Ciodaru-Courriol, ÉDITIONS AUTRES TEMPS, Marseille 2001 [*Temps romanesque*])
- **Obiect de lux ascuțit pe ambele părți** *Objet de luxe affûté des deux côtés* (poésies), CARTEA ROMÂNEASCĂ, Bucarest 1997 [*Poezii orașului București*]
- **Ah! Ah!** (poésies), VINEA, Bucarest 1998
- **Craun** *Par monts et vaux* (roman), ÉD. PARALELA 45, Pitești 1999
- **Gâteau de terre** (poésies), ÉD. DU STYLE, Bucarest 1999 (en français)
- **Eu-geñía** *Eu-/Moi-génie* (poésies), VINEA, Bucarest 2000



- **Tangouri pe trambulină** (yeseuri) *Tangos sur le tremplin* (essais, chroniques, reportages), ÉD. PARALELA 45, Pitești–Bucarest 2001 [*Convorbiri – Collection Comunicare și limbaj*]
- **Peut-être hier** (poésies, illustrations de Marie-Christine Gayffier et Gérard Truilhé), ÉDITIONS TRAMES, Rodez (France) 2001 (en français)
- (tr.) GÉRARD BLUA **Ondine** (poésies), ÉD. BRUMAR, Timișoara 2001 [*Collection Atoz*] (version roumaine; original français publié par ÉD. REVUE MODERNE, Paris 1986)
- **Phänomenologie des geflügelten Geschlechts** *Phénoménologie du sexe ailé* (poésies, édition bilingue: texte roumain-allemand; versions allemandes par Edith Konradt, Dieter Schlesak et Hellmuth Seiler), EDITION SOLITUDE, Stuttgart 2001
- **Passages** (poésies, édition bibliophile; gravure: Gérard Truilhé), ÉDITIONS TRAMES, Rodez 2001 (en français)
- **Peut-être hier** (poésies, édition bibliophile; gravure: Gérard Truilhé, estampe rehaussée: Marie-Christine Gayffier), ÉDITIONS TRAMES, Rodez 2001 (en français)
- **La Poussière du soir** (poésies, édition bibliophile; gravure: Gérard Truilhé), ÉDITIONS TRAMES, Rodez 2001 (en français)
- **La Lune n'est pas un simple mouchoir** (poésies), ÉDITIONS L'HARMATTAN, Paris 2003 (en français)
- **Fauve en liberté** (poésies), LES ÉCRITS DES FORGES, Québec & ÉDITIONS AUTRES TEMPS, Marseille 2003 (coédition, en français)
- **Le Regard de la bouche** (entretiens), ÉDITIONS AUTRES TEMPS, Marseille 2003 (en français)
- **Morgen und Abend** *Matin et Soir* (dix poèmes; versions allemandes par Rüdiger Fischer), ITHAKA VERLAG, Stuttgart 2003



anthologies collectives

- **Cristal**, ÉDITIONS GAP, Puymeras (France) 1992 (en français)
- CHRISTIAN W. SCHENK & SIMONE REICHERT-SCHENK (réd.) **Streiflicht. Eine Auswahl zeitgenössischer Rumänischer Lyrik** *Lumière rayée: Une sélection de poésie roumaine d'aujourd'hui*, DIONYSOS VERLAG, Kastellaun 1998 (en allemand)
- DIETER SCHLESACK (réd.) **Gefährliche Serpentinaen. Rumänische Lyrik der Gegenwart** *Dangereux traquets serpentins: Poésie roumaine contemporaine*, VERLAG DRUCKHAUS Berlin 1998 (en allemand)
- STRONG **28 poetek rumunskich** *Vingt-huit poéetesses de Roumanie*, UNIVERSAL DALSI, Bucarest 1999 (en polonais)
- LASSE SÖDERBERG (réd.) **Tretttonde årets antologi** *Anthologie – XIII-ème année*, POESIDAGARNA I MALMÖ *Les Journées de poésie à Malmö Malmö [16–19 mai] 2001* (en suédois)
- **D'Allemagne et de Méditerranée. Poésie d'aujourd'hui**, ÉDITIONS AUTRES TEMPS, Marseille 2003 (en français)
- ETC.



Table

<i>Entrez, s'il vous plaît !</i>	5
POUR MOI-MÊME	7
LES FRAMBOISES... LE SILENCE...?	8
LE CONCERTO NUMÉRO 2 POUR PIANO ET ORCHESTRE	9
AVRIL 1977	12
FOYER DES FORMES	14
LE RELIEF DE LA MÉTAPHORE	16
LA NOURRITURE DU POÈME	18
CRÉATION	19
BALLADE	20
ILLUSTRATION DE FOIRE	21
ABSENCE	23
LA FUITE ÉPERDUE	24
EN FIN DE COMPTE	25
INCANTATION	26
GRAINS DE SABLE MARIN	28
VOLÉES BRUYANTES	30



DUPPLICITÉ DE L'INTERROGATION	31
ENTREZ, S'IL VOUS PLAÎT!	32
UN SEAU D'OR	34
LA CÔTE D'ALERTE	36
BON MATIN MADAME, MADEMOISELLE!	38
CARESSE NOCTURNE (I)	40
CARESSE NOCTURNE (II)	41
<i>Le discours mutilé</i>	43
TRAIN PARFUMÉ	45
LE PRIX D'UN DISCOURS	47
LA PASTÈQUE	49
LA FIN DES HASARDS	51
LE JUGE	53
MANIFESTE	54
UN TILBURY BLANC	55
COURONNE	58
BALLET MÉCANISÉ	59
FLEUR TROP ÉLOIGNÉE DU FRUIT	61
LA CÉRÉMONIE DE LA CÉCITÉ	63
LA GOUTTE ROSE, TORTUEUSE	64
LA FUMÉE	65
PASSAGES	66
LES BOUGEOIRS DE L'ENFANCE	67
DANS LES ORTIES DU SANG	69
NEIGE AUX RARES FLOCONS	70
DRAPEAU PERSISTANT À FLOTTER	71
ŒUF PONDU SANS CESSÉ	74



Un cri tatoué sur les poumons

	75
SUR L'ESSENCE DU MOUVEMENT (I)	77
SUR L'ESSENCE DU MOUVEMENT (II)	80
TOUR (I)	82
TOUR (II)	83
ISOLATION	84
LES ANGES DES CRISES LYRIQUES	86
HYPERTENSION	88
LE BLANC D'ŒUF	90
LA POUSSIÈRE DU SOIR	92
FORMES BIZARRES	94
NOYAUX NOIRS	96
ENSORCÉLER LE MENSONGE	99
LE DÉCHAÎNEMENT DE LA TEMPÊTE	100
BLANCHEUR	103
LA CRÊTE DE L'ÉQUILIBRE	104
FIGURINE DE SEL	107
CIRE FONDANTE	109
LA MARCHÉ SOLITAIRE	111
LIBERTÉ	112
D'UN MOMENT À L'AUTRE	116
NU-PIEDS	117

Rodica Draghinescu

	119
<i>Profil</i>	121
<i>Bibliographie sélective</i>	124

